

Essai

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Yves Laberge, David Laporte et Yvon Poulin

Numéro 161, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., Laberge, Y., Laporte, D. & Poulin, Y. (2021). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (161), 52–58.

Edgar Morin
VERS L'ABÎME ?

10 ESSAIS POUR PENSER L'AVENIR
Flammarion, Paris, 2020, 154 p. ; 15,50 \$

À contre-courant des discours catastrophistes, le sociologue réexamine, nuance et redéfinit trois utopies fermement ancrées en nous et considérées comme « nos mythes majeurs » : le progrès, le bonheur et la capacité de maîtriser le monde et l'inconnu.



Au-delà de ses qualités évidentes, *Vers l'abîme ?* se distingue des autres essais sur « la crise actuelle » par sa manière de poser le problème des utopies – sous un angle inattendu – et par les solutions proposées, qui sont d'une clarté lumineuse, sans simplification outrancière. Dans une de ses reformulations dont il détient le secret de fabrication, Edgar Morin soutient que, dans notre ère caractérisée par une « crise de l'âme » apparemment généralisée, « la plupart des

solutions sont devenues, sans cesser d'être des solutions pour autant, des problèmes ». Nous touchons ici la matrice de sa pensée. Ainsi énonce-t-il cette piste de solution pour sortir de la crise actuelle : « dépasser l'idéologie économiste qui donne au marché mondial la mission de réguler la société-monde, alors que c'est la société-monde qui doit réguler le marché mondial ». Prenant exemple sur le concept de progrès, avec ses mirages et ses dérives, le développement constituerait désormais un projet à double face : il y aurait un développement nécessaire, mais aussi son penchant négatif, axé sur la consommation débridée et le déficit sous toutes ses formes. Déjà, dans *La voie. Pour l'avenir de l'humanité* (2011), récemment réédité, Edgar Morin prônait une décélération au lieu d'une fuite en avant, tant sur le plan économique que sur le plan humain, puisque la spirale de la surconsommation se rencontre dans diverses sphères. Ailleurs, à propos de la culture et du milieu de l'édition, où les nouveautés ont une durée de vie d'environ deux mois dans les librairies (avant d'être remplacées par d'autres parutions, toujours plus récentes), Edgar Morin décrit – dans une sorte de mise en abyme – l'avènement d'un nouveau livre comme un processus en mouvement constant, que les auteurs voudraient sans cesse retoucher, perfectionner et parachever : « [...] une œuvre littéraire mûrit à partir d'objectivations successives qui permettent à l'écrivain de se détacher de cet embryon qui est sorti de ses 'entrailles mentales' ». Comme toujours avec Edgar Morin, chaque chapitre

devient un vivier de références bibliographiques concernant des penseurs dont il sait extraire une idée inspirante ou une piste de réflexion, qu'il s'agisse de *La tradition du nouveau*, de Harold Rosenberg ou, pour mentionner un ouvrage primé, *Le passé d'une illusion*, de l'historien François Furet.

Edgar Morin conclut sur les avancées qui ont marqué un véritable progrès social depuis trois siècles : « la laïcisation, la pluralité des idées, la libre-pensée, la pensée critique et auto-critique ». Mais on sait de nos jours que ces gains sur l'obscurantisme ne sont pas universels. Néanmoins, en dépit de ce que sous-entend son titre, *Vers l'abîme ?* est un livre important, salutaire, et restera, selon moi, l'essai le plus optimiste de l'année.

Yves Laberge

Fang Fang
WUHAN, VILLE CLOSE

JOURNAL
Trad. du chinois par Frédéric Dalléas et Geneviève Imbot-Bichet
Stock, Paris, 2020, 389 p. ; 34,95 \$

Récit journalistique ou journal intime ? Les textes de l'autrice, publiés sur son microblogue pendant l'épidémie de Wuhan, étaient lus soir après soir par des millions de personnes. Réunis en un livre, ils racontent comment les habitants de la capitale du Hubei ont fait face à la COVID-19.



Wang Fang, surnommée Fang Fang, née en 1955, est une autrice reconnue qui a écrit plus de 80 romans et essais. Membre active de l'Association des écrivains du Hubei, dont elle a déjà été présidente, elle n'a rien d'une dissidente. Elle a tenu un microblogue sur le réseau social Weibo pendant les 76 jours du confinement de la ville, du 23 janvier au 8 avril 2020. Le regroupement de ses chroniques dans *Wuhan, ville close* est un compte-rendu des difficultés vécues de l'intérieur

par une recluse ordinaire.

Si Fang Fang ne critique jamais le régime, elle se permet d'en souligner les travers : « La lenteur des fonctionnaires de Wuhan à prendre des mesures au début de l'épidémie, et leur confusion, avant et après la fermeture de la ville, ont suscité une énorme panique au sein de la population ». Pourtant, entre la fin décembre 2019, alors que les autorités de la ville confirmaient l'apparition d'un virus semblable à celui de la pneumonie, et le 23 janvier 2020, où Wuhan était mise en

quarantaine, moins d'un mois s'était écoulé. Le 8 avril, les dernières restrictions étaient levées.

La suite de l'histoire est connue, dont les conséquences dramatiques pour le Québec, qui compte à l'automne 2020 plus de 6 000 morts pour une population de 8 millions d'habitants, alors que Wuhan ne compterait que 2 500 morts pour 14 millions de personnes.

La sévère quarantaine de Wuhan a-t-elle fait des miracles ?

Il est permis de douter des chiffres avancés par Pékin, mais il est connu qu'un régime politique autoritaire ne suggère ni ne conseille, mais impose. « Car tout le monde en Chine sait que, dès qu'une affaire est prise en main au niveau national, ce sont toutes les ressources du pays qui vont être mobilisées pour prêter main-forte. » À titre d'exemple, un hôpital de 1 600 lits, suivi d'un deuxième, est établi en une dizaine de jours, sous les regards abasourdis des Occidentaux. Wuhan avait divisé les malades en quatre catégories : « Les malades gravement atteints ont été dirigés vers les hôpitaux classiques, les personnes contaminées ne présentant que des symptômes bénins vers les hôpitaux mobiles, les cas suspects ont tous été envoyés en quarantaine dans des hôtels et les personnes ayant été en contact étroit avec des malades ont été mises à l'écart dans différents lieux de confinement – des hôtels, mais aussi des dortoirs d'établissements scolaires, etc. »

Fang Fang se veut tantôt obéissante, tantôt révoltée. « Certains médecins recommandent instamment de ne pas sortir de chez soi tant que l'on a encore du riz, quitte à ne manger que ça. Parfait, suivons ces instructions. » Ailleurs, elle explique : « Il y a aussi les personnes décédées non diagnostiquées et celles mortes chez elles qui n'ont pas eu le temps d'aller à l'hôpital. On estime que ces décès n'ont pas été comptabilisés. Par conséquent, il est probable que personne ne sache le nombre exact de morts ».

Pendant l'épidémie, une foule de bénévoles et de « volontaires » nommés par Pékin ont été mis à contribution, autant pour venir en aide aux funérariums débordés que pour soulager les personnes âgées cloîtrées chez elles. Fang Fang raconte : « Des techniciens de haut vol, membres du Parti, ont eux aussi été envoyés sur le terrain. Chacun se voit assigner plusieurs foyers et doit s'enquérir de leur état de santé, de leurs besoins au quotidien [...], puis faire remonter ces informations aux autorités ». Le mot d'ordre était : « Tous ceux qui n'assurent pas leur mission seront limogés ».

L'autrice analyse les drames qu'a connus l'an 2020 : « Dans un premier temps, c'est la Chine qui s'est rendue coupable de négligence, puis les pays occidentaux se sont montrés arrogants, ils n'ont pas su faire confiance à l'expérience acquise par la Chine dans la lutte contre le virus : c'est tout cela qui a causé la mort d'innombrables personnes à travers le monde, brisé d'innombrables familles et infligé de lourds dégâts à la société ».

Après avoir autorisé la publication de son livre tout d'abord aux États-Unis sous le titre de *Wuhan Diary* (HarperCollins),

Fang Fang a été vilipendée, sinon vouée aux gémonies par certains médias chinois qui y voyaient une trahison de sa part, bien qu'elle ait fait don de ses droits d'auteur à la ville de Wuhan.

Michèle Bernard

Jérôme Segal

ANIMAL RADICAL

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE DE L'ANTISPÉCISME

Lux, Montréal, 2020, 216 p. ; 24,95 \$

Forgé sur le modèle d'« antiracisme », le mot est relativement jeune. La posture à laquelle il renvoie, en revanche, n'est pas neuve. Mouvement de libération des animaux, l'antispécisme tire ses origines de la fin du XIX^e siècle.



Ses origines : le pluriel est de mise, laisse entendre Jérôme Segal en parcourant l'histoire de cette prise de position contre la domination de l'homme sur les animaux sentients, c'est-à-dire capables d'éprouver des émotions et de ressentir la souffrance. Une histoire moins linéaire que ramassée en une nébuleuse de moments forts et de figures marquantes, dispersés dans l'espace – la France et le Royaume-Uni, surtout – et le temps.

En plaçant le principe d'égalité au cœur de leur idéal, en faisant de l'éradication de l'exploitation leur cheval de bataille, les militants anarchistes et socialistes amorcent la prise de conscience animaliste. Puis l'idée migre, mute et prend différentes teintes selon les milieux où elle s'enracine. De la ligue antivivisectionniste française de 1882 au *punk straight edge* britannique du tournant des années 1980, en passant par les communautés anarcho-végétaliennes qui essaient durant le XX^e siècle, la généalogie à la carte que dévoile *Animal radical* aide à mieux comprendre les filiations d'idées et de pratiques entre l'animalisme d'hier et celui d'aujourd'hui.

La sociologie annoncée en sous-titre tient elle aussi en quelques coups de sonde ciblés. D'Israël, on retient surtout que le *veganwashing* permet de détourner l'attention publique de la spoliation des communautés palestiniennes. Les promoteurs touristiques font en effet de Tel-Aviv un eldorado du véganisme, se gardant le scrupule de répandre que, si l'oppression animale est inacceptable, celle d'êtres humains reste négligeable.

L'essayiste termine le tour d'horizon en force. Son analyse intersectionnelle dégage plusieurs parallèles rhétoriques entre spécisme, racisme et sexisme. L'animalisation des femmes, proies d'une masculinité carnassière, celle des Juifs, réduits

par la Shoah à de vulgaires bestiaux abandonnés au sort des « chaînes de démontage », fournissent de douloureux cas de figure. Clair, instructif et accessible, *Animal radical* présente largement de quoi éclipser le mythe de la viande heureuse, et ce, sans le prosélytisme agressif d'abolitionnistes trop convaincus pour être convaincants.

David Laporte

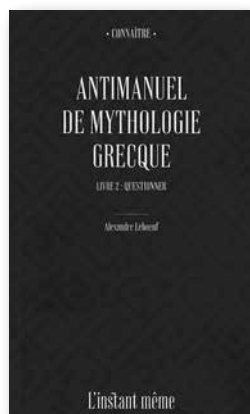
Alexandre Lebœuf

ANTIMANUEL DE MYTHOLOGIE GRECQUE

LIVRE 2 : QUESTIONNER

L'instant même, Longueuil, 2020, 146 p. ; 15,95 \$

Le professeur de philosophie, passionné de mythologie et de voyage, prolonge dans cet essai les voyages initiatiques en Grèce qu'il a faits comme collégien d'abord, puis comme guide-accompagnateur de ses étudiants. Dans la ligne de la tradition orale antique, il raconte le mythe plutôt que de l'exposer comme le font les encyclopédies, en l'abordant par un angle nouveau. Aux célébrités de l'Olympe, il préfère les divinités, héros et lieux mythiques moins connus, pour autant qu'ils parlent de nous. Le deuxième tome de ce qui s'annonce une trilogie privilégie le questionnement, qui est mouvement selon l'auteur.



Des treize premiers récits regroupés sous le titre « Détruire et créer » se dégage l'idée que la vie est transformation, métamorphose, changement inévitable, violence même. « Peut-on imaginer création sans destruction ? » s'interroge l'auteur. N'est-ce pas le violent coup de sabot du cheval ailé Pégase, lequel atterrit en furie sur le mont Hélicon, qui fait jaillir la source Hippocrène, celle-là même dont on raconte que s'y abreuver rend

sage, sculpteur ou poète ? Et cette histoire du viol sauvage de la belle Alcippe, vengée tout aussi violemment par son père Arès, ce qui amènera Zeus à créer le tribunal des dieux, l'Aréopage. Le dieu Arès sera acquitté, mais non sans que Zeus lui reproche de s'être laissé aveugler par l'amour et de s'être fait justice à lui-même. D'autres récits dont « La part de l'autre », qui raconte l'origine de la force physique et mentale du héros Achille, éduqué par le centaure Chiron, rappellent l'importance de cultiver tant la part animale que la part humaine en soi. On trouve aussi « Le sculpteur », personifié par Pygmalion, dont le désir secret pressenti par Aphrodite est comblé par la déesse empathique qui anime sa création. Dans la version de l'essayiste, c'est la nymphe Galatée qui s'avance nue vers

Pygmalion. Un deuxième groupe de récits sous le titre « L'autre visage » présente des forces contraires, vérité et mensonge, liberté et fatalité, vie, mort et immortalité. « Apaté et Aléthée », la première, déesse du mensonge, de la fraude, la seconde, déesse de la vérité. Étonnamment, dans le contexte de ce récit, on se surprendra à donner raison à Apaté. Alors qu'il en va autrement dans « Je me souviens d'un temps », récit du troisième groupe, sous-titré « Fragile mélancolie », où l'on déplore que la monstrueuse rumeur ait écartelé la renommée qui jadis imposait respect. Plusieurs autres récits parlent à l'humain d'aujourd'hui, tel « L'énigme de la sphinge » (ou encore du sphinx), le monstre qui, par ses questions perçues comme des énigmes, nous place face au constat de notre ignorance. L'immortalité est-elle souhaitable ? se demande-t-on dans « Insoutenable immortalité ». Chiron, le seul centaure doté d'immortalité, blessé accidentellement par l'ami Héraclès, supplie les dieux de lui accorder la mort, plutôt que de supporter une éternelle douleur.

Alexandre Lebœuf transmet des leçons de vie par ses récits mythologiques en lien avec des enjeux actuels. Il nous persuade notamment que, face aux difficultés, aux efforts pas toujours couronnés de succès, aux deuils, l'humain libre est celui qui continue d'avancer.

Pierrette Boivin

Jean-Marc Beausoleil

PORNODYSSÉE

UNE SAISON DANS L'INDUSTRIE PORNOGRAPHIQUE QUÉBÉCOISE

Somme toute, Montréal, 2020, 172 p. ; 21,95 \$

La planète porno exerce une force d'attraction phénoménale. Les statistiques défient tout simplement l'entendement. Sur Internet, ce sont entre 5 et 10 % des activités qui se rattachent à la pornographie. À lui seul, le site *Pornhub* a d'ailleurs accueilli près de 28,5 milliards de visiteurs en 2017. Durant la dernière décennie, enfin, les internautes ont visionné l'équivalent de 1,2 million d'années de vidéos XXX. N'ajustez pas votre appareil. 1,2 million d'années. De quoi veiller tard, très tard.



Jean-Marc Beausoleil a flairé la bonne affaire. Inspiré par l'approche gonzo de Hunter S. Thompson, il a passé six mois dans le milieu de la pornographie québécoise afin de percer son aura de mystère sulfureux et de livrer, de manière flamboyante, le compte rendu de ses observations. Version québécoise du *Porn Valley. Une saison dans l'industrie la plus décriée de Californie* de Lauren

Ortiz, *Pornodyssée* repose sur un même mode opératoire, le *storytelling*, alignant comme résultat une série de portraits esquissés avec « le trait acéré du caricaturiste ». L'ancien journaliste couvre ainsi les divers maillons de la chaîne de production du cinéma pour adultes : réalisateurs, monteurs, performeuses, producteurs... Les artisans du X d'ici sont étonnamment nombreux à vouloir conquérir Montréal, cœur battant de la planète porno qui n'a, paraît-il, rien à envier à la *Porn Valley* californienne.

Cependant, le cadrage sensationnaliste – « forain », écrit Beausoleil – du « *sexe circus* » évacue complètement l'analyse critique d'idées présentées comme des préjugés. C'est le cas de ce poncif voulant que seules les victimes d'agressions sexuelles s'adonnent à la pornographie. Le désaccord de l'auteur avec ce point de vue, lorsqu'il l'aborde, est palpable. Il conclut néanmoins en confessant avoir déjà été agressé et, par conséquent, avoir échappé de peu au destin de certains performeurs interrogés. Quand il déclare, litote peu flatteuse et terriblement réductrice, que les gens du porno « ne donnent pas trop dans le métadiscours », il oublie également le contre-exemple d'Ava, une *ex-camgirl*, titulaire d'une maîtrise en santé publique et en *gender studies*, doctorante en *porn studies*, à qui il accorde son attention en fin d'ouvrage. Et Dieu sait combien d'Ava ou d'Ovidie il aurait encore pu dénicher s'il avait creusé ses références plus loin que le marquis de Sade.

David Laporte

Christian Barthomeuf

AUTO PORTRAIT D'UN PAYSAN REBELLE

UNE HISTOIRE DE POMMES, DE VIN ET DE CROTTIN

Du passage, Montréal, 2020, 229 p. ; 34,95 \$

Pas banal. Une vie menée au gré des vents et marées, ponctuée de virages impulsifs, donne lieu ici à un récit convivial, aux accents ironiques souvent pointés vers l'auteur lui-même, par lequel on en apprend un bon chapitre sur la viticulture et la cidriculture au Québec.



Si Christian Barthomeuf a des racines paysannes, il a effectué un long détour avant de renouer avec la tradition ancestrale. Né en France dans une famille ouvrière, il passe néanmoins les étés de son enfance à la ferme de ses aïeux, dans un hameau du Cantal habité par une trentaine d'humains et une centaine de vaches. Arrivé à l'âge adulte, Barthomeuf prend la tangente

des trente-six métiers. Chauffeur, photographe, carrossier, cinéaste, son parcours est balisé par les occasions.

Sur un coup de tête, le Français émigre au Québec en 1974, après s'être lié avec une bande de jeunes Québécois et en particulier avec une fille du groupe. Trois ans plus tard, après une expérience peu concluante dans le commerce des chaînes audio, nouveau coup de tête, il se porte acquéreur d'une ferme à Dunham. L'exploitation est en ruine, qu'à cela ne tienne, la maison a du charme et, peut-être inconsciemment au début, Barthomeuf y trouvera à renouer avec la tradition agricole familiale. La culture du maïs et l'élevage des oies s'avèrent successivement sans lendemain, mais le paysan en Barthomeuf prend du galon. Planter des vignes au Québec en 1980 est une décision téméraire, mais pas complètement irréfléchie. L'idée a mûri un certain temps dans l'esprit de l'apprenti fermier, celui-ci ayant découvert que le climat de son patelin est à peu près le même que celui de Vineland en Ontario, une région réputée pour la culture des fruits et de la vigne en particulier.

L'entreprise viticole mise sur pied par Barthomeuf en 1980, le Domaine des Côtes d'Ardoise, est considérée par plusieurs comme le premier vignoble commercial au Québec. Deux ans après la première plantation, le domaine reçoit pendant quelques mois un stagiaire français, un dénommé Charles-Henri de Coussergues, qui allait fonder par la suite le Vignoble de l'Orpailleur. De fil en aiguille, le climat du Québec incite Barthomeuf à produire du vin de glace, d'où lui viendra l'idée de presser des pommes gelées.

Pionnier au plein sens du terme, Barthomeuf vend la première bouteille de cidre de glace à l'été 1992. Le produit s'appelle alors « cidre liqueux », puisque l'appellation « cidre de glace » n'est pas encore créée. Les succès vont par la suite s'enchaîner pour le produit. Quant à la reconnaissance, elle viendra beaucoup plus tard. Il aura fallu à l'inventeur lui-même un certain temps pour comprendre l'importance de sa découverte : « [R]ien, dans mon enfance de bougre d'andouille, n'aurait pu présager cela », dit-il pour marquer son propre étonnement.

Plus explorateur qu'entrepreneur, Barthomeuf a mis au cours des ans son expertise au service de plusieurs entreprises naissantes. Il a ainsi contribué entre autres au succès de La Face cachée de la pomme et du Domaine Pinnacle, avant de créer, en 2003, une nouvelle exploitation consacrée à la culture de la vigne et du pommier.

Aujourd'hui, dans son domaine de Clos Saragnat, le paysan rebelle et sa compagne Louise pratiquent une agriculture radicalement écologique nommée « culture fondamentale ». Toujours sur le front de l'expérimentation, Barthomeuf cultive les vignes et les pommiers en intégration dans l'écosystème local, sans engrais ni pesticide, avec la contribution des chevaux et des poules pour entretenir et enrichir le sol, en privilégiant les végétaux les mieux adaptés aux conditions du milieu, afin de réduire au minimum l'intervention humaine.

Comme à l'habitude aux éditions du Passage, l'ouvrage est soigné et généreusement illustré. Dans ce cas-ci, les photographies de Virginie Gosselin complètent judicieusement le texte.

Quelques interventions de la nutritionniste Julie Aubé ajoutent du rythme à l'exposé et contribuent à une facture originale qui sied bien à l'auteur.

Gérald Baril

Karl Ove Knausgaard

FIN DE COMBAT

MON COMBAT, LIVRE 6

Trad. du norvégien par Christine Berlioz, Laila Flink Thullesen, Jean-Baptiste Coursaud et Marie-Pierre Fiquet

Denoël, Paris, 2020, 1 406 p. ; 59,95 \$

Karl Ove Knausgaard a entrepris entre 2009 et 2011 – soit au début de la quarantaine – de raconter sa vie intérieure à travers les faits de son quotidien aussi bien qu'à travers ses relations avec sa famille, en particulier avec son père. Mal dans sa peau, très tôt il désire s'extirper d'un milieu sans chaleur pour devenir écrivain. *Fin de combat* est le dernier tome d'un cycle de six ouvrages qui racontent cette épopée intime et qui sont parus sous le titre générique de *Mon combat*.



Dans le précédent ouvrage, *Comme il pleut sur la ville*, on suivait Karl Ove pendant ses études dans une école spécialisée de Bergen qui allaient lui permettre, espérait-il, de devenir écrivain. On le retrouve ici une dizaine d'années plus tard, alors qu'il est devenu une personnalité qui compte dans le paysage culturel et littéraire norvégien, après la parution de deux romans qui lui ont valu un grand succès à la fois

critique et populaire.

Fin de combat, qui compte trois parties distinctes, débute alors que nous sommes à la veille de la parution de *La mort d'un père*, le premier titre du cycle, où Knausgaard raconte le divorce de ses parents et la fin pathétique de son père, mort d'alcoolisme dans des conditions abjectes. Avant de faire paraître le livre, Knausgaard avait fait parvenir une copie de son manuscrit à tous ceux qui y figuraient afin d'obtenir leur accord. Il leur offrait également de modifier son texte pour qu'on ne puisse pas les reconnaître s'ils le souhaitaient. Or, son oncle Gunnar, le plus jeune frère de son père, celui dont l'auteur était le plus proche, menace de les poursuivre, lui et son éditeur, pour diffamation en cas de publication, affirmant que le texte est truffé de calomnies sur sa famille et d'erreurs factuelles grossières, et qu'une douzaine de personnes sont prêtes à témoigner pour le prouver.

Pour Karl Ove, c'est un coup de massue, lui dont le « moi » n'est guère solide et qui s'est « entièrement construit à partir

de ce que les autres pensaient ». Ce rejet violent est donc pour lui l'occasion d'une interrogation douloureuse sur la nature de sa personnalité, sur ses rapports avec son entourage et, plus largement, sur la justesse de ses souvenirs au regard des événements relatés. Cela donne au lecteur l'occasion de lire des pages d'une grande sensibilité, aux accents parfois proustiens. Finalement, il s'autorise à publier malgré les objections de certains: « Ce n'est pas [...] sur eux que j'écris, mais sur le souvenir que j'avais d'eux ». Chacun a droit à ses souvenirs au bout du compte.

Mein Kampf revisité

La deuxième partie de *Fin de combat* constitue une très longue digression – presque 500 pages – qui a pour point de départ la lecture de *Mein Kampf* de Hitler. Il s'agit en fait d'un essai qui, sous couvert d'une évocation de la jeunesse du dictateur, aborde d'innombrables thèmes liés à la Vienne d'avant-guerre, à la république de Weimar de l'entre-deux-guerres, aux liens entre le discours d'une époque et la psychologie des individus, entre l'art et la politique. Surtout, Knausgaard développe une théorie de l'humain et de la société qu'il résume par la formule *je-tu-nous-ils-ça*.

Totalement détachée du récit principal, cette deuxième partie en forme d'essai plombe lourdement la lecture de *Fin de combat* en dépit de certains passages fort brillants. Knausgaard, après s'être dépeint comme un individu assez quelconque, coincé et immature, aurait-il voulu prouver à ses lecteurs qu'il était tout de même un homme d'une haute culture et d'une grande érudition, qui sait discourir avec talent aussi bien sur Heidegger que sur Marx, aussi bien sur l'œuvre de Shakespeare que sur celle de James Joyce ? Le lecteur pressé pourra sauter cette partie sans que sa compréhension du reste de l'ouvrage en souffre.

La troisième et dernière partie de *Fin de combat* nous ramène à la vie domestique de la famille Knausgaard. Nous avons déjà fait connaissance avec son épouse Linda et leurs trois enfants dans le deuxième tome, *Un homme amoureux*. Ici, la routine reprend tous ses droits : les petits déjeuners expédiés à la sauvette, la poussette coincée dans les portes d'ascenseur, la lessive à faire, les petits qu'il faut aller chercher au jardin d'enfants, les courses à faire pour les repas, etc. Mais ce fragile équilibre se brise quand Linda, qui est bipolaire, retombe en dépression. Alors qu'elle est admise de son propre gré dans un institut psychiatrique, Karl Ove doit se démultiplier pour faire tourner à lui seul la maison aussi normalement que possible afin de cacher aux enfants la nature de la maladie de leur mère. Simultanément, il doit plancher sur son ouvrage pour le faire avancer et respecter les échéances que lui ont fixées ses éditeurs. Tout ça finira par se régler. Avec le temps, Linda retrouvera peu à peu son équilibre. Elle se remettra même à écrire elle aussi, et Karl Ove finira son livre. Ce qui ressemble à une fin hollywoodienne ne l'est qu'en apparence, comme on s'en rendra compte à la toute fin du livre.

On a pu dire de Karl Ove Knausgaard qu'il était l'écrivain de la banalité. Et ce n'est pas totalement faux. Pourtant, cette banalité ne diminue en rien ni le talent de l'auteur, ni le plaisir du lecteur, car celui-ci a su transfigurer par son écriture ce qui, à première vue, était insignifiant et en faire la matière d'une œuvre littéraire à part entière. L'efficacité de cette écriture tient dans la simplicité d'une phrase sans fioritures et dans la justesse du ton. Mais, plus que le style, ce qui nous retient dans cette longue confession qu'est *Mon combat*, c'est l'émotion qui affleure partout sous le texte et dans laquelle le lecteur peut se reconnaître.

« Je lis et j'écris sur la vie. La seule chose dont je ne veuille pas, c'est la vivre », écrit-il quelque part. Le combat de Karl Ove Knausgaard ne consisterait-il pas à apprendre à vivre finalement ? La question reste ouverte.

Yvon Poulin

Jean Price-Mars

AINSI PARLA L'ONCLE

Mémoire d'encrier, Montréal, 2020, 287 p. ; 24,95 \$

C'est un livre dense, fouillé que nous a servi Jean Price-Mars (1876-1969). On parle au passé, car ce livre majeur a été publié en 1928, et salué au fil du temps autant par Léopold Sédar Senghor, écrivain et homme d'État du Sénégal, que par l'écrivain Dany Laferrière, qui présente cet ouvrage comme « le plus célèbre essai de la littérature haïtienne ».



Le savant penseur Price-Mars y explore la condition noire en Haïti, notamment en plongeant, de manière scrupuleuse et détaillée, dans ses origines africaines. Cela, écrit-il, pour « sauver de la destruction du temps ces manifestations de la conscience populaire » propres à son pays.

L'ouvrage se penche sur le folklore, la religion, la danse, le chant, l'oraison, la musique, la langue (le créole) et les cicatrices laissées par l'escla-

vage dans ce pays unique.

Le chapitre trois porte justement sur « l'Afrique, ses races et sa civilisation », et l'intellectuel, à la manière d'un enquêteur, tente d'y retrouver, comme il le signale, les origines des mœurs et croyances haïtiennes qui ont survécu à la « transplantation ».

Il s'attarde sur l'animisme de l'Afrique et décèle dans son pays des croyances clairement liées à cette mystique africaine. Croyances qui furent aussi le « levain de la révolte contre l'odieuse oppression » qui amènera une révolution à la fin du XVIII^e siècle et ensuite l'indépendance du pays (1804).

Alors qu'est-ce que le peuple haïtien ? « Un peuple qui chante et qui souffre, qui peine et qui rit, un peuple qui danse et se résigne », qui sait que « ni l'injustice, ni la souffrance ne sont éternelles ».

Yvan Cliche

Léo Rosshandler

LES CHEMINS DE LA VIE

Leméac, Montréal, 2020, 128 p. ; 15,95 \$

L'auteur, né à Amsterdam en 1922, est décédé en 2020 à Montréal où il a passé la plus grande partie de sa vie. La publication posthume de cet opuscule bilingue de quatorze brefs récits en français et en allemand couronne la vie de cet homme de culture, qui a exercé pendant des années les fonctions de directeur adjoint du Musée des beaux-arts de Montréal et de directeur de la Collection Lavalin.



Quatorze fables, donc, car si les personnages anonymes, les espaces européens imprécis et les temps indéterminés peuvent faire penser au conte, l'orientation du récit, avec sa morale implicite, suggère davantage la fable. *Les chemins de la vie* illustre des vérités ancestrales sur un ton léger et avec une pointe d'ironie. Ironique par exemple, « La devise française », où, évoquant la France ébranlée par les revendications territoriales des pays voisins au sortir des deux grandes

guerres, on propose une nouvelle devise plus en accord avec l'actualité de l'époque, mais encore valable aujourd'hui avec les mouvements de population : Ethnicité, Diversité, Rivalité. Ironie aussi dans « Le chant de l'ordre » qui ridiculise une Suisse alémanique dont les lois et des décrets dictent jusqu'à l'absurde le comportement des citoyens et citoyennes. Ailleurs, c'est un trait de caractère qui est caricaturé, comme celui du « Voyageur oublieux » qui paiera cher l'insouciance dont il fait preuve en marchant dans une ville étrangère sans papiers ni repères spatiaux. Quant à l'avocat ambitieux du « Livre avorté », il se verra débouté par les tribunaux malgré ses manœuvres pour enrayer le processus judiciaire. En contrepartie, « Du chaud au froid » rappelle le dicton que les adultes répètent aux enfants : « C'est toujours le plus intelligent qui cède », alors qu'un conflit éclate entre des citoyens d'une ville d'Europe centrale après sa séparation de l'Empire. La résolution de problème s'avère plus difficile dans « Le journaliste ». Y apparaissent des thèmes liés à l'histoire, au couple mixte et à la passion amoureuse. Si

l'amour est aveugle au début d'une relation, peut-il le demeurer quand chacun, parce que de culture différente, prône sa propre vision de l'histoire ? L'histoire peut-elle être neutre ? L'objectivité est-elle compatible avec le patriotisme ? Et l'amour est-il toujours le plus fort ?

En vieux sage, l'homme qui a traversé les deux grandes guerres du XX^e siècle retient les lois générales du bien-vivre et les illustre avec élégance, sourire en coin.

Pierrette Boivin

Jean-Éric Branaa

JOE BIDEN

BIOGRAPHIE

Édito, Montréal, 2020, 321 p. ; 27,95 \$

Le nouveau président américain est à la fois le plus discret et le plus ancien des politiciens aux États-Unis, puisqu'il a été élu pour la première fois au Sénat en 1972.

C'est le dixième ouvrage que le politicologue Jean-Éric Branaa consacre à la politique étatsunienne et le deuxième portant



expressément sur Joe Biden. Cette version québécoise, parue chez Édito, reprend celle publiée en France chez Nouveau Monde éditions. Ce portrait n'a pas l'exhaustivité d'une grande biographie ; on se concentre sur les moments forts de sa vie politique, sans négliger l'enfance et les années de formation. En près d'un demi-siècle de vie publique, Biden a eu ses entrées au Congrès et au Sénat, dans ce milieu d'influences où il devient déterminant de

connaître tout le monde tout en évitant les scandales financiers. Dans le contexte étatsunien, avec un revenu annuel d'environ un million de dollars, Joe Biden est généralement classé comme « le plus pauvre des sénateurs ».

Branaa explique la politique étatsunienne avec vivacité, un peu comme le font nos meilleurs experts québécois de la société américaine (je pense par exemple à Donald Cuccioletta). Et on apprend beaucoup en lisant ce livre ; ainsi, Joe Biden a eu l'honneur de recevoir la médaille présidentielle de la Liberté. Mon seul bémol : il n'y a pas de notes en bas de pages, mais seulement de vagues énumérations des livres consultés, placées en fin de volume, ce qui n'est pas très précis. Néanmoins, l'abondante bibliographie rend compte de dizaines d'études et d'articles consacrés à l'ancien vice-président des États-Unis sous Barack Obama.

Ici, le biographe ne fait pas de cadeaux en décrivant Joe Biden comme étant « très vieux » (mais il a seulement quatre ans de différence avec son opposant). Il ne passe pas sous silence ses gaffes, ses faux pas, ses erreurs de jugement, surtout à ses débuts : par exemple son plagiat d'un discours ayant déjà été prononcé par un autre politicien. Tout un chapitre porte uniquement sur la réputation de ce politicien qui songe à la présidence américaine depuis plus de 30 ans. Mais on ne tait pas non plus les tragédies et les deuils qui ont marqué sa vie familiale. Le contenu de ce livre est encore très frais et inclut même des épisodes relativement récents, comme le choix de Kamala Harris comme candidate à la vice-présidence, annoncé le 11 août 2020. C'est à ce moment décisif que se conclut ce portrait somme toute très enthousiaste et instructif. On pourrait parier que le prochain ouvrage de Jean-Éric Branaa portera exclusivement sur la nouvelle vice-présidente, déjà pressentie comme la prochaine présidente des États-Unis dans quatre ans. Comme le chantait Bob Dylan, « les temps changent »... Et comment s'appelait, déjà, le prédécesseur de Joe Biden à la présidence américaine ?

Yves Laberge

AP Nos nouveautés pour Noël!

MATTIA SCARPULLA
ERRANCE

JULIA KERNINON
LIV MARIA

JUAN JOSEPH OLLU
PRÉSENTS COMPOSÉS

MAUD CHAYER
AU PAVILLON

MAUD CHAYER
À LA FOIRE

Annika Parance Éditeur

Disponibles en formats numériques
Lisez un extrait sur apediteur.com